



kat.komp.

20307

II

Mag. St. Dr.

P



Historia
BIBLIOTHECA
JACELLIENSIS
20307.11

DÉSAVEU SINCERE

Au profit du *Pamiętnik*.

DEPUIS près d'un an, il se débitoit à Varsovie & dans tout le Royaume, un certain Journal Polonois, sous le titre de *Pamiętnik*, sans que je fisse aucune démarche, bien moins encore aucune dépense, pour me procurer ce trésor inestimable de connoissances; tant je suis négligent, avare & tenace, lorsqu'il s'agit de mon instruction. Le hazard voulut, il y a environ deux mois, qu'il m'en tombât un volume entre les mains: hélas! c'étoit celui de Mars 1783. En l'ouvrant, je fus frappé du 1^{er} passage qui je rencontrai; il portoit que "Quelques raisons qu'ait eues l'Angleterre de demander la paix, la France, néanmoins en avoit encore de plus grandes de la conclure au plus vite. Des causes *morales* & *physiques* l'exigeoient absolument: Le peuple, jusqu'à celui de la Capitale, étoit devenu si féroce, si barbare; il se portoit à de tels excès de débauche, de corruption & de licence, qu'il falloit, de toute nécessité, faire au plutôt la paix, n'y ayant que ce seul & unique moyen de remédier à ce désordre. D'ailleurs, qui ne sçait que le trésor étoit épuisé, que le peuple gémissoit sous le poids épouvantable des impôts? Qui ne sçait que presque toutes les sources, qui fournissoient aux fraix de la guerre, commençoient à tarir? C'est ce que Mr. le Comte de Vergennes exposa amplement dans le Conseil du Roi, où, après avoir démontré la nécessité indispensable de faire au plutôt la paix, il déclara, qu'il se retireroit du Ministère, si l'on en rejettoit les conditions; & le Roi, lui même, approuva son sentiment.

Je fus, dis-je, frappé à la lecture de ce passage, au point que j'osai croire qu'on s'étoit trompé pour les noms; qu'on avoit mis, par ex. *France*, lorsqu'il falloit mettre *Angleterre*, & Mr. de *Vergennes*, au lieu de Mr. *Shelburn*; car, j'étois assez simple pour en croire à la renommée la plus constante, & aux faits les plus connus & les plus avérés, d'après lesquels je me représentois effectivement, trait pour trait, l'Angleterre, comme on représente ici la France. Mais je reconnois maintenant, & grâces immortelles en soyent rendues au Génie bienfaisant qui a daigné m'éclairer, je reconnois maintenant que la renommée la plus constante, n'est qu'une sottise, & les faits les plus certains, que des fadaïses. C'est ce que vient de me prouver démonstrativement le très judicieux Journaliste de Varsovie, dans la très modeste Diatribe (sous le titre de *Roztrząnienie pewnego pisma &c.* inséré dans son Journal de Mai, même année) dont il a bien voulu m'honorer, en réponse à quelques petits doutes, que j'avois pris la liberté de lui proposer sur le passage en question.

Comme le pas étoit un peu glissant, & que ce Mr. ne fait rien à demi, il a senti tout d'abord qu'il lui falloit un moyen *infaillible* pour se tirer de ce petit embarras; or, tout bien considéré, sa haute sagesse ne lui a rien suggéré de mieux, que de se donner lui-même pour *infaillible*.

En effet, telle est la confiance qu'il a la bonté de me faire avant que d'entrer en matière; Si vous êtes, me dit-il, l'ami de la Raison & de la Justice, ne devez-vous pas auparavant vous assurer, si je dis la vérité dans les 7 parties précédentes de mon Journal; &

suppose que je l'y dise, conclure tout naturellement que je la dis ici de même, Et que je dois avoir de bons garans de ce que j'avance.

Je demande très humblement pardon à la très sainte & très vénérable infaillibilité. Comme j'étois alors dans une ignorance invincible, & que je croïois parler à un homme pétri du même limon que les autres hommes, sujet par conséquent, à se tromper comme eux, je n'aurois fait, en raisonnant ainsi, que me montrer *l'ennemi de la Raison Et de la Justice*; hélas! n'ai-je pas déjà assez de mes propres torts? ... Aujourd'hui que je sçais enfin que c'est contre l'Oracle même de la Vérité que j'ai eu le malheur de m'élever, ah! je me tais, je me prosterne en tremblant; je crois tout, je souscris à tout, je me soumets à tout, excepté à lire le *Pamiętnik*. Au nom de Dieu, point de *Pamiętnik*.

Je devrois peut-être m'en tenir à cette déclaration sincère. L'Auteur sans doute en feroit content, & le public encore plus; mais, comme il a jugé à propos d'entrer dans quelques détails, dont assurément, ni moi ni le public, n'avions aucun besoin, (après le modeste aveu qu'il venoit de faire, de son éminente qualité d'Organe unique de la Vérité en terre,) j'aurois honte de lui céder en générosité. Je veux donc que mes erreurs paroissent dans tout leur jour, afin que la sincérité de mon repentir & de mon désaveu, paroisse dans tout le sien.

1°. A ces qualifications de *féroce*, de *barbare*, de *corrompu*, de *débauché*, que le très doux & très modéré Journaliste prodiguoit si lestement à tout le peuple de la France, & nommément à celui de la Capitale, voila, lui disois-je, Monsieur, de gros mots, & une accusation bien grave, & qui méritoit bien, ce semble, que vous prissiez la peine de l'appuyer sur quelques preuves certaines... Quoi! me répond-il, avec un laconisme imposant, vous ignorez donc que 3 Parlemens (parmi lesquels, NB. ne se trouve pas par malheur celui de la Capitale,) ont fait des remontrances au sujet du 3^{ème} *Vingtième*? Et il me laisse, comme on voit, à conclure *tout naturellement*, que nos Parlemens ne sont que la populace de la France, & qu'ils n'ont pu faire quelques remontrances, sans être atteints & convaincus de barbarie & de débauche, & comme tels, dignes d'être condamnés aux galères... Je ne sçais pas trop, si nos hauts & puissants Seigneurs de Parlement, qui condamnent les autres aux galères, voudront bien s'y condamner eux-mêmes, comme il est évident qu'ils doivent le faire; tout ce que je sçais, c'est que l'Auteur passeroit, ce me semble, assez mal son tems, de leur aller débiter ses sublimes Oracles: il y a là aussi, qu'il n'en doute pas, certains moyens infaillibles, de mettre à la raison, certaines gens infaillibles.

2°. Pour convaincre l'Auteur que la France n'étoit rien moins qu'à la veille d'une révolte ou d'une banqueroute générale, comme il avoit la charité de le croire, & la discrétion de le publier, je le priois de se rappeler l'effet que produisit sur tous les esprits, la nouvelle de la bataille du 12. "Assurément, lui disois-je, vous conviendrez que ce ne fut pas un coup de désespoir, de barbarie ou de féroce, mais un acte de générosité, qui illustrera à jamais les annales du patriotisme François. Voyez les villes, les provinces, le Clergé, les Corps de métiers, & jusqu'à de simples particuliers, se cotiser à l'envi, pour tâcher de réparer au plutôt l'échec que nous avions reçu,, tellement que si le Roi avoit voulu accepter toutes les offres qu'on lui faisoit, il se seroit vu en état de faire construire 12 à 15 vaisseaux de ligne, sans toucher à son trésor, & sans imposer de nouvelles taxes... Or, si le peuple avoit été aussi disposé à la révolte, & le Royaume aussi prêt d'être ruiné, que vous osez le prétendre, au lieu de le ruiner encore davantage, & d'attiser le feu de la sédition,

„tion, toutes ces villes, ces provinces, &c. se feroient à l'instant réunies pour engager le „Roi à conclure la paix au plus vite... Je regardois ceci comme une démonstration; c'en étoit une en effet: mais je fus assez aveugle pour ne pas voir que l'Auteur pouvoit en tirer un argument non moins démonstratif en sa faveur; c'est sans doute la 1^{re} fois que deux démonstrations, sur le même objet, vont se trouver directement contradictoires. Qu'importe? L'Auteur est si sûr de son fait, qu'il commence par me régaler de ce joli sarcasme, par forme de préliminaire... *Owoż znówu ptochość krytyka naszego; tym on chce zbiąć nasze zdanie, co go potwierdza...* Et comment cela? Admirez le coup de génie: parceque je ne peux lui montrer, dit-il, qu'en conséquence de ces offres, quoique réalisées, on ait construit un seul vaisseau à neuf, (le Roi ou ses ministres n'en ayant vu sans doute aucune nécessité pour le moment) & que la ville, la seule & unique ville de *Meaux*, avoit représenté humblement ne pouvoir remplir en entier ses premiers engagements. Eh, bien! Ne la voilà-t-elle pas, par là même, elle & toute la France, déclarée justement rebelle, séditieuse, (car de la barbarie, & de la licence effrénée, à la révolte, il n'y a pas loin) & parvenue au comble de la pauvreté & de la misère? Et moi, avec ma démonstration, ne mérite-je pas bien d'être taxé de folie, d'ineptie, d'imbécillité, ou de tout ce que l'Auteur juge à propos d'entendre par le mot *ptochosc*?... Je n'ai garde sans doute de blâmer l'Auteur d'avoir arboré l'étendard de l'infailibilité. Dans un siècle où l'on ne cherche que le merveilleux & l'extraordinaire, que pouvoit-il imaginer de plus propre à attirer la multitude autour de ses tréteaux, & à s'assurer un fond durable pour l'exploitation de son Journal; mais il me semble, sans le respect que je lui dois, qu'il pourroit se dispenser de répondre aux doutes qu'on lui propose, s'il ne peut, ou s'il ne veut les résoudre que comme il le fait ici & ailleurs; il risque très fort, je l'en avertis, de voir bientôt désertir son parquet, & lui même congédié, à coups de sifflets, par les enfans mêmes... Après tout, qu'a-t-il besoin de justifier ce qu'il avance? Son infailibilité le met à l'abri de toute poursuite. Qu'il ait seulement la sage précaution de ne rien dire, de ne rien annoncer qu'avec ce ton hardi, tranchant, décisif, qui ne convient qu'aux gens de son espèce... Il est vrai qu'il n'y aura jamais que les fots qui s'y laisseront prendre; mais comme c'est toujours & par tout le plus grand nombre, c'est aussi ce qui doit l'encourager à leur en donner de plus belles.

3°. „Lorsque les premiers bruits de paix commencèrent à se répandre, on ne voit „pas, disois-je, à l'Auteur, qu'on y applaudît beaucoup; car tous les papiers publics ont dit „& répété alors, que quelque désirable que soit la paix, car elle l'est toujours à certains „égards, toute la France néanmoins paroissoit souhaiter encore une campagne, ne fût-ce que „pour rétablir l'honneur du pavillon François... nouvelle preuve, ajoutois-je, s'il en est besoin, que tout ce que vous supposez de la France & des François, ne peut être plus maladroitement controuvé... L'Auteur, aussi peu embarrassé de tout ce que l'on avoit dit, que de ce que l'on pourroit dire, me donne, sans difficulté, à moi & à tous les papiers publics, le démenti le plus formel; & il m'assure gravement, “qu'à l'exception de quelques négocians „de Marseille, que la guerre enrichissoit, de quelques banquiers, qu'elle engraissoit, de quelques jeunes étourdis, qui, se sentant bouillonner le sang dans les veines, bruloient d'aller „cueillir quelques lauriers éphémères, tous les Ordres de l'Etat, oui, tous, sans en exclure „aucun, ne désiroient que la paix, ne parloient que de la paix, ne respiroient qu'après la „paix... C'est donc à dire incontestablement, que, quand tous les Ordres de l'Etat offroient au Roi des vaisseaux, ou de l'argent pour en construire, ils n'avoient tous, oui, tous, „sans

sans en exclure aucun, d'autre objet que de favoriser la piraterie, la rapine, le brigandage de nos sangsues publiques, & l'extravagance de quelques écervelés... En vérité, il est désolant, que l'Auteur ne puisse poser aucune assertion, entrer dans aucun détail, sans qu'il n'en résulte évidemment ou l'absurdité la plus grossière, ou le ridicule le plus complet. C'est encore ainsi, par ex. qu'il ne craint pas de s'exposer à la risée de tout le monde, lorsqu'avec son emphase ordinaire, il vient me faire un grand étalage de quelques petites gênes, que pouvoit sans doute éprouver, pendant cette guerre, le commerce de la France. Comme si la Raison, le bon sens & sur tout l'intérêt, n'avoient pas dû faire supporter, à la Nation, je ne dis pas, courageusement, la chose assurément n'en valloit pas la peine, mais même avec une sorte de joye, quelques légères entraves passagères, pour en éviter d'éternelles & de plus considérables... Que l'Angleterre, déjà maîtresse des mers, & aussi ambitieuse que puissante, eût enfin subjugué l'Amérique, comme il y a apparence qu'elle l'auroit fait, si la France ne fût intervenus, voila, à coup sûr, notre commerce, déjà si foible, bientôt anéanti, ou une guerre longue, dispendieuse, & peut être malheureuse, à soutenir. Eh, bien! Qu'eût dit alors notre *Illustrissime*? Que nous étions les plus misérables de tous les politiques de n'avoir pas prévu, ce qui pouvoit l'être à si peu de frais... C'est donc toujours avec lui le même cercle; & en suivant ses principes, nous sommes comme *Ajax* dans les ténèbres, qui croit aux Dieux, donnez-nous la lumière...

4°. Comme il s'agissoit principalement de sçavoir, si la France, en comparaison de l'Angleterre, étoit dans une impossibilité morale, & physique de continuer encore quelque tems la guerre; pour prévenir toutes les chicanes, & tous les petits tours d'adresse du redoutable champion que j'avois en tête, je commençois par lui avouer, "que la France avoit fait sans doute, pour cette guerre, des avances considérables, & qu'elle avoit pû s'endêter encore davantage; mais, ajoutois-je, tout ce qu'elle a avancé, n'est pas tombé dans la mer, ni entre les mains des Anglois. 1°. Nous n'avions point de marine; & en très peu de tems, nous en avons eû une, ce me semble, assez respectable, & qui l'est encore, puisque, la paix faite, il nous reste environ 80 vaisseaux de ligne, qui doivent être répartis dans différens ports. 2°. 7 ou 8 Isles, enlevées aux Anglois, sans qu'ils nous en eussent pris une seule, auroient pû, je crois, fournir au moins à la subsistance de nos troupes, dans la supposition que l'on continuât la guerre. 3°. Si nous considérons l'intérieur du Royaume, rien, que je sçache, n'y gênoit l'Agriculture, les Manufactures, l'Industrie & le travail des habitans; or vous conviendrez que ce sont là les premières & les principales ressources d'une nation; comment donc pouvez-vous dire que toutes les sources qui fournissent aux frais de la guerre étoient presque taries? 4°. Comptez-vous pour rien le crédit de l'Etat, la confiance qu'inspiroit le gouvernement? Voyez avec quelle promptitude tous ses emprunts ont été remplis; & qu'est-ce qui le donnoit, ce crédit, qu'est-ce qui l'inspiroit cette confiance, si ce n'est la bonne administration des finances, l'exemple du Souverain, ennemi de tout luxe & de toute folle dépense, & sur tout l'espérance la mieux fondée, que notre commerce de mer alloit dans peu se relever, & devenir d'autant plus florissant, qu'il seroit plus libre & plus étendu,..."

De l'autre côté, "les colonies de l'Angleterre perduës; ses troupes de terre prises ou dissipées; ses possessions ravagées; le fardeau d'une guerre de 8 à 9 ans, qu'elle soutenoit avec des efforts & des dépenses incroyables, sans aucun dédomagement; nul allié qui voulût la secourir, tandis que la France avoit pour elle, les deux plus riches puissances de l'Europe;

des

„des *adresses* sans nombre, présentées au Roi, de la part & au nom de toutes les villes,
„pour faire cesser au plutôt une des plus malheureuses guerres, où la Nation se soit jamais
„trouvée engagée... Tout cela me paroît déjà mériter quelque attention. Mais lorsqu'on
„lui a vu faire les premiers pas pour la paix, la venir solliciter à Versailles par ses ministres,
„(démarche qu'elle se feroit, je pense, épargnée assez volontiers, si elle avoit crû la France
„plus abbatue, qu'elle ne l'étoit elle-même,) alors je n'ai pu regarder que comme le
„comble du délire, du préjugé ou de la mauvaise foi, cette assertion, que, *quelques raisons*
„*qu'ait eues l'Angleterre de faire la paix, la France en avoit encore de plus grandes de la con-*
„*clure au plus vite.*... Et il me sembloit que l'Auteur, qui se donne pour un modèle de sin-
„cérité, & d'exactitude, ne pouvant se refuser à l'évidence des faits les plus incontestables,
„reconnoitroit enfin son erreur, & qu'il la désavoueroit, comme tout homme sensé le feroit
„à sa place..

Ah, Dieu!... L'Auteur.. se rétracter... Bien loin de là,

Tel qu'un Circassien qui jamais ne recule,

Qui redouble d'efforts à l'aspect des dangers.

C'est ici vraiment qu'il va nous déployer toutes les ressources de son vaste & puissant génie. Les Titans qui voulurent escalader le Ciel avec des montagnes & des rochers, lui ont sans doute fait naître l'heureuse idée, qu'il a si bien exécutée, d'escalader la France avec des piles de régîtres, de *comptes rendus*, & des calculs. Aussitôt donc, ses batteries se dressent, s'arrangent, se combinent d'une manière admirable; celles de Mr. *Darçon* n'en étoient que l'ombre: aussi, sont-elles sautées en l'air... D'abord il remonte jusqu'à la mort de Louis XIV; jugez de ses profondes & laborieuses recherches; & il trouve; à cette époque, l'Etat obéré de dettes immenses... Vient le Duc Régent, qui les paie toutes, pour-quoi donc en parler?... Delà il passe à Louis XV, & son *Barème* à la main, il trace d'un pinceau sûr & rapide le tableau des dépenses, que ce Monarque a faites pour ses guerres... *Tant*, pour celle en faveur de son Beau-père... *Tant*, pour celle contre Marie-Thérèse... *Tant*, pour celle contre l'Angleterre; & ce prince en mourant, laisse des dettes, pour *Tant*, *Tant* & *Tant*... Arrive la terrible & très longue guerre de Louis XVI. en faveur de l'Amérique... *Tant*, pour la 1^{ère} année; *Tant*, pour la 2^e; *Tant*, pour la 3^{ème}; car tout est spécifié, excepté seulement ce qui devoit l'être avec le plus d'exactitude; on voit bien que je veux parler des avantages qu'on a obtenus dans cette guerre, qui n'a presque été qu'une suite continuelle de succès, ainique les précédentes. Mais cela auroit trop dérangé les calculs de notre sublime Arithméticien; peut-être même que cela seul auroit suffi pour les faire tous sauter en l'air, du premier coup. Quelle perte c'eût été!... Du gouffre de la guerre, l'Auteur nous ramène au séjour de la paix. Mais quel séjour, où il n'y a encore que d'énormes dépenses à faire, que des mains ouvertes pour prendre, & aucune pour donner;... *Tant*, pour les pensions des gens en place; (pourquoi ne dit-il pas aussi, *Tant*, pour les pensions des Ex-Jésuites?) Quoiqu'il en soit, il continue: *Tant*, pour les armées de terre; *Tant*, pour la marine; *Tant*, pour l'entretien de la Maison du Roi; *Tant*, pour celle des Princes du Sang; *Tant*, pour les forteresses, tant pour les ponts; *Tant*, pour les chemins; *Tant*, pour les arsenaux; *Tant*, pour la poudre; *Tant*, pour les canons... Vient enfin la décharge générale; & voilà la France endossée sur le champ, par la libéra-

té de l'Auteur, d'une dette de 350 millions de ducats; & notez, que nulle part, il ne fait mention ni de l'état de l'Angleterre, ni de ses dettes, qui montent à plus du double: aussi n'est-ce pas à l'Angleterre qu'il en veut. La France, la France, voilà celle qu'il a jugée digne de sa colère & de ses foudres: & du coup qu'il vient de lui porter, il la croit si bien terrassée & moi avec elle, qu'il s'écrie comme pour nous insulter tous deux. Eh! bien, faites, continuez la guerre... *W takim zaś stanie, mogłaż prowadzić wojnę ostateczną?* D'où prendrez-vous de quoi? — Mais si on a déjà de quoi? — Comment? Qu'entends-je? — Oui, Monsieur; sortez pour un moment de dessous vos tas énormes de *Magazins*, de régîtres & de *comptes rendus*... Otez cette poussière qui vous offusque la vue... Tournez maintenant les yeux du côté de Cadix... Eh! bien, n'y voyez-vous pas une espèce de flotte? N'y voyez-vous pas aussi Mr. d'Esling? — Votre flotte, votre flotte de Cadix; mais cette flotte de Cadix empêche-t-elle que vous n'ayiez 350 millions de ducats de dettes? — Non, assurément; comme ces 350 millions de ducats de dettes, n'empêchent pas que nous n'ayons cette flotte de Cadix. — Mais cette flotte vaut-elle la peine qu'on en parle? Peut-être ne font-elle que les débris de la bataille du 12? — Débris, si vous le voulez; mais quelquefois le sanglier blessé, blesse à son tour... Rappelez-vous ce qu'une bien petite partie de ces débris, fit dans la baie d'Hudson, quelque temps après la bataille du 12. — Ne parlons pas de cela. — Et comme les Anglois, tout couverts de gloire, respectèrent nos Isles, ci-devant les leurs, pour la plupart. — Ne parlons pas de cela. — Eh! bien, revenons donc à notre flotte; comptez, calculez, c'est votre fort: 60 vaisseaux de ligne, presque tous doublés en cuivre pour aller plus vite; plus, 10 à 12 mille hommes, tout prêts d'aller prier humblement l'Angleterre de payer une partie de nos dettes; car comme elle n'en a guère que le double de nous, un petit surcroît de quelque centaines de millions *sterl.* ne lui feroit assurément pas grand-mal: plus, 5 à 6 millions en espèce, des munitions de guerre en tout genre; enfin des provisions de bouche pour 6 mois; & les 7 ou 8 Isles enlevées aux Anglois, auroient fourni le reste, supposé que la paix ne se fit pas. — Ah, Dieu!... 350 mill. de ducats de dettes; car mes calculs sont exacts; (*très exacts assurément; ne fût-ce que quand vous dites que la dépense, en temps de paix, surpasse la recette de 36 millions, tandis qu'il est de fait que c'est la recette qui surpasse la dépense de 24 millions*)... toutes les sources taries; car j'ai démontré qu'elles l'étoient, & bien démontré... & avoir une pareille flotte, sans qu'on ait même construit un seul vaisseau à neuf... la chose n'est pas croyable. — Croiable ou non. Que cette flotte soit descendue de la lune, ou que Neptune d'un coup de son trident, l'ait fait sortir du fond des eaux, c'est ce que j'ignore; mais toujours est-il vrai qu'elle étoit du nombre des êtres réellement existans; demandez-le aux Anglois, qui ne se repaissent de phantômes que sur leurs théâtres. — Quoi? Est-ce que les Anglois la craignoient? — Au moins ils en ont fait semblant; car ayant reçu qu'un courrier portoit à Mr. d'Esling l'ordre de partir dans 3 jours, s'il n'étoit contre-mandé, ils ont vite souscrit à tout ce que l'on exigeoit d'eux. — Ils n'avoient donc aucune connoissance de l'état de la France. Quoi? ils ne sçavoient donc pas, que son trésor étoit épuisé, que le peuple gémissoit sous le poids épouvantable des impôts, qu'il étoit devenu si féroce, si barbare, si corrompu, à l'occasion de la guerre; qu'on ne pouvoit la continuer sans s'exposer à voir bientôt éclore une révolte générale, que Mr. de Vergennes avoit menacé de quitter le ministère, si on rejettoit les conditions de paix proposées, (parceque c'étoit sans doute la France & non l'Angleterre qui demandoit la paix;) Enfin que le Roi lui-même convaincu de l'état dé-

plorable de son Royaume, s'étoit rangé de l'avis de son ministre? — Hélas, oui: ils ignorent tous ces contes de *peau-d'ânes*. — Comment, contes de *peau-d'ânes*? Qu'appellez-vous contes de *peau-d'ânes*? — Tout ce que vous venez de dire ou de répéter. — Mais le discours de Mr. de *Vergennes*, paroitra bientôt peut-être dans quelques papiers publics. — Ah! ce sera bien le plus admirable de tous les contes de *peau-d'ânes*, qui aient jamais paru. En effet, comment voulez-vous que ce Mr. ait tenu un pareil langage au Conseil, puisque la conclusion de la paix a été toujours si secrète que la veille même de la signature, il n'y avoit, dans toute la France, que le Roi & Mr. de *Vergennes*, qui sçussent qu'elle devoit avoir lieu le lendemain? — Mais, Mr. de *Maurepas*, ce grand ministre & si ami de la France, n'approuva jamais cette guerre. — Autre conte de *peau-d'ânes*; & qui n'a rien de commun avec la flotte de Cadix; pourquoi donc m'en parlez-vous? D'ailleurs, ce grand ministre & si ami de la France, eût-il été de ce sentiment, comme vous le supposez, jamais il ne se seroit montré plus grand ministre, ni plus ami de la France qu'en se rétractant; & à coup sûr, il l'auroit fait, dès qu'il auroit vu les suites de cette guerre, les avantages solides que la Nation devoit s'en promettre, pour son commerce en particulier. Il étoit sans doute assez éclairé pour voir, que ce n'est pas au moment, où une grande entreprise déjà heureusement commencée, va se terminer plus heureusement encore, qu'il faut s'amuser à des régîtres, à des *comptes rendus*, & à des calculs. De pareils momens son trop précieux, & plus d'une fois on s'est repenti de les avoir laissés échapper... Faisons donc, eût-il dit, tout ce qu'exige la circonstance; la paix conclue, établie sur des fondemens durables, la liberté rendue au commerce, nous tacherons de redonner de l'activité au nôtre, qui jusqu'ici n'a guère fait que languir; nous chercherons dans ses nouvelles sources, aussi bien que dans une sage économie, de quoi satisfaire à nos engagemens, persuadés, comme nous le devons être, que c'est sur le crédit & la bonne-foi d'une Nation, que repose son bonheur, & la certitude de trouver, ou chez ses sujets, ou chez ses voisins, les secours que des événemens imprévus peuvent mettre dans le cas de leur demander... Eh, bien! Monsieur, qu'en pensez-vous? Est-il plus vrai-semblable que Mr. de *Vergennes* ait prononcé au Conseil le discours absurde que vous lui prêtez, qu'il ne l'est, que Mr. de *Maurepas*, y eût prononcé celui-ci, ou quelqu'autre semblable, s'il eût été là pour y opiner? — Ah! mes calculs, que vont-ils donc devenir? — Ce que sont devenus ou que deviendront tant de songes creux, tant d'absurdes chimères, que l'on ne se forme avec tant de plaisir, que pour avoir celui de les combattre. Vous avois-je nié que nous n'eussions des dettes? La moitié de mon écrit, vous prouvoit seulement la folie qu'il y auroit eû alors de s'acheurer à cet objet; mais c'est justement cette moitié de mon écrit que vous avez supprimée: produisez-le, si vous l'osez. — Ah! mes pauvres calculs? — Allez, Monsieur, allez vous instruire, mais ailleurs aussi que dans des régîtres & des *comptes rendus*... Ceux-ci ne vous montrent que le mal; mais nullement les ressources. Avant que de juger une Nation, connoissez son génie, son caractère; voyez si elle est active, industrielle, laborieuse, & sur tout si elle sçait profiter de ses revers. — Ah! mes pauvres calculs! — Vous avez commencé par me rappeler les dettes, que Louis XIV. laissa en mourant: c'étoit sans doute pour me rappeler le fameux système de Law, si fatal à la France... Mais comment n'avez-vous pas vu que vous me fournissiez l'occasion de vous démontrer ce que je n'avois fait que vous indiquer, en disant, que ses malheurs même (de la France) n'avoient servi qu'à la rendre plus florissante. En effet, lorsque Louis XV. parvint au trône, c'étoit alors sans doute qu'on pou-

pouvoit dire que la France étoit épuisée, puisque toutes les fortunes étoient renversées, que le numéraire avoit disparu, & que le peuple n'étoit pas encore sorti de l'accablement & de la disette où l'avoient plongé les dernières années de Louis XIV. Les ennemis ne l'ignoroient pas; aussi voulurent-ils profiter de la circonstance. Intrigues, cabales, conspirations, tout fut employé de leur part... Surviennent les guerres... Une partie de l'Europe conjure la perte de la France, qu'elle regarde comme indubitable; & le traité d'Aix-la-chapelle, l'ouvrage de la France, montre à toute l'Europe, que celle qu'elle croioit déjà comme accablée, n'en est réduite qu'à user d'indulgence, de modération & de générosité envers tous ses rivaux. Voila, Monsieur, quel fut le fruit de toutes les spéculations des grands & sublimes politiques de ce tems, qui ne manquèrent pas sans doute de venir, régîtres en main, prouver, démontrer à la France qu'elle étoit perdue. — Ah! mes pauvres calculs! — Si la dernière guerre de Louis XV, quoique soutenue d'abord avec la plus grande vigueur & les succès les plus éclatans, n'a pas été aussi heureuse que les précédentes, peut-on dire que la Nation ait dégénéré, qu'elle ait eû, depuis ce tems, moins de crédit, moins de considération & d'influence parmi ses voisins, „ que l'agriculture, l'industrie & tous les arts utiles y aient fait des progrès moins rapides? „ Vous me demandez, comment se sont terminées les guerres de la France?.. Eh! bien; je viens de vous le dire; lisez, Monsieur, lisez son histoire; (car j'ose assurer que vous n'en avez pas la 1^{ère} idée) & vous vous convaincrez que je viens de vous en faire l'abrégé, pour l'objet en question, sçavoir, que la France n'a jamais trouvé plus de ressources, que lorsqu'on lui en supposoit le moins. — Ah! mes pauvres calculs! Vous voudriez que les peuples ne fussent pas si accablés, que la masse des dettes ne fût pas si énorme... Et assurément on le voudroit avec vous; mais on est bien loin de s'en allarmer comme vous, lorsqu'on fait réflexion, que c'est ce même accablement, que ce sont ces mêmes dettes qu'occasionnent les guerres, qui raniment en quelque sorte la Nation, par la nécessité où elle se trouve alors de chercher dans son travail, dans son industrie, dans son commerce, dans le défrichement de ses terres, de quoi reparer ses pertes passées. Et il arrive que non seulement ces pertes se reparent, mais que le pays change de face. Par exemple, Sulli & Colbert auroient-ils réussi, l'un à remonter l'agriculture, l'autre le commerce, s'ils n'avoient eû à combler l'abyme où la Ligue & la Fronde avoient plongé l'Etat?... Or, je vous prie, que seroit-ce maintenant que la France?... Tel est l'homme; telles sont plus particulièrement encore les Nations; il n'y a guère que le besoin, qui puisse leur donner du ressort & du mouvement; & puisque de quelques maux passagers, résulte leur bonheur, on se rendroit aussi puérile, aussi déraisonnable qu'eux, si l'on se prêtoit à leurs murmures, sur tout lorsque le succès ne laisse, pour ainsi dire, aucun doute. Or, pouvez-vous nier que ce ne fût le cas où se trouvoit la France? Ce qu'elle avoit fait ci-devant sur terre, par le traité de Westphalie, elle touchoit au moment de le faire sur mer, par un traité de Navigation libre. Il n'y avoit plus qu'un pas: jugez donc de l'absurdité qu'il y auroit eû à ne le pas franchir, dès que les préparatifs nécessaires étoient déjà faits. — Ah! mes pauvres calculs! — *Je vous laisse maintenant à décider, si c'est pour vous ou pour moi, que j'ai intitulé cet écrit, Désaveu Sincere?*



Biblioteka Jagiellońska



stdr0024153

